

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Quotidienne.

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois... POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00... POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.50 \$3.75 \$1.30

Le Numéro



Cinq sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Hebdomadaire.

Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois... POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75... POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 19 JUIN 1912

85ème Année

## Une Anglaise au Maroc.

Le 17 janvier 1873, la colonie britannique de Tanger était en émoi : Miss Emily Keene épousait Hadj Ardeslam ben Alarbi, grand Shareef de Wazan. La fiancée, anglaise et protestante, avait vingt ans ; le fiancé était un très haut personnage musulman, descendant du Prophète, chef spirituel en même temps que temporel et, à ce double titre, il disposait d'une influence considérable. "Il jouissait de la position d'un Pape," dit M. Cunningham Graham dans sa préface aux Mémoires de la Shareefa de Wazan, qui paraissent au moment même où la question du Maroc passionne l'opinion publique.

Le mariage de miss Keene avait rencontré dans sa famille une vive opposition, mais la jeune fille y tenait autant que le Shareef lui-même. Celui-ci, décidé à épouser une Européenne, avait, pour obtenir la main de la jeune Anglaise, divorcé ses trois femmes musulmanes, qui ne semblent pas, du reste, avoir gardé rancune à leur remplaçante. Le mariage fut célébré à la Légation de Tanger, où Sir John Drummond Hay représentait alors la Grande Bretagne et ceux qui ont connu ce très distingué et aimable diplomate ratifieront sans peine tout le bien que nous dit de lui sa compatriote.

Les mémoires de la "Shareefa", tel était, dit-elle, son titre dans le monde où elle entra, n'ont aucune prétention littéraire, elle le répète avec une franchise qui désarme la critique : mais bien qu'elle ne se pique pas de psychologie et qu'elle raconte des faits plutôt qu'elle n'analyse des sentiments, cette Anglo-Saxonne se peint elle-même dans son livre.

Elle entre dans sa nouvelle existence sans savoir un mot d'arabe, mais elle a pour elle sa jeunesse, sa bonne santé, une grande absence de préjugés religieux ou sociaux, une admiration sincère pour son mari et, ajoutons-le, une "adaptabilité" que ne possèdent pas souvent ses compatriotes. Elle est de la race des optimistes et joyeux, sans arrière-pensée, de l'importance et du prestige du Shareef ; s'accoutant, apparemment sans peine, aux usages de sa nouvelle vie. Curieuse et amusée, elle cherche à se rendre compte des choses, sans insister sur leurs côtés moins plaisants et, par son obligeance et sa bonne grâce, elle désarme les préjugés des indigènes.

Certaines coutumes l'étonnent : en vertu de leur pouvoir spirituel, les Shareefs de Wazan étaient obligés de laisser faire de leur demeure un Zouiaï ou Sanctuaire, qui servait à tous ceux qui voulaient s'offrir une prière, soit d'Allah, soit des autorités du pays ; ils y venaient solliciter les prières, les conseils ou les bons offices du Shareef et, en attendant d'être évacués, ils étaient logés à ses frais. Cette coutume vieille de plus de mille ans, entraînant un va-et-vient continu dans cette maison ouverte à tous, où gens et bêtes passaient quelques fois plusieurs mois. La nouvelle mariée accepta la situation au début ; mais, après la naissance de son fils aîné, elle obtint que le Shareef installât sa famille dans une maison distincte du sanctuaire et là elle organisa sa vie à son gré. Les Musulmans semblaient avoir été moins choqués de son mariage que les Européens, bien qu'elle fût restée protestante et qu'elle fréquentât régulièrement l'office anglican ; aussi nous avouons-elle qu'elle était, au début, plus "timide" avec ses anciens qu'avec ses nouveaux compatriotes.

Le 6 juin 1874, la Shareefa donna le jour à son premier enfant, Muley Ali, dont on féta, dit-elle, la naissance par des réjouissances "sans précédents" : musique, danse, coups de fusil, banquet servis à des centaines d'invités. Le premier "tub" du bébé faillit causer une révolution de palais : "Sidi, Sidi, les Chrétiens sont en train de tuer votre fils", cria une vieille Mauresque en se précipitant chez le Shareef, mais la bonne santé de l'enfant justifia le système de la mère et,

par la suite, la Shareefa put apprendre à certaines mères de famille du Maroc, novatrices hardies, l'usage du "tub" pour leurs enfants.

Active et bien portante, la jeune femme avait l'endurance physique de sa race ; elle accompagnait son mari dans la plupart des expéditions qu'il dut entreprendre à l'intérieur du pays. L'une d'elles eut un caractère semi-officiel. En effet, en 1876, le Shareef de Wazan fut chargé par l'Empereur du Maroc, d'accorder avec le gouvernement français, d'une mission diplomatique auprès de Si Sliman ben Kaddour, chef algérien, dont l'attitude de l'époque était une perpétuelle menace.

Ce voyage fut une révélation pour la Shareefa : "Pour la première fois", dit-elle, "je compris "la grande vénération qui entourait mon mari... et sa position "exacte dans le monde musulman". Parfois, cette "vénération" devenait gênante, non seulement on venait de très loin recueillir les bénédictions du Shareef, mais ses dévots pillaient ses vêtements pour en faire des reliques, si bien que sa garde-robe était en piteux état quand il rentra à Tanger.

La Shareefa se loue partout et toujours de ses rapports avec les officiers et fonctionnaires français ; d'ailleurs, les sympathies européennes, et surtout françaises, de son mari n'étaient pas, nous le devinons, sans exciter une certaine malveillance à la Cour de Fez.

Quand, en 1877, le ménage vint à Paris, il y reçut un accueil quasi-souverain du maréchal de MacMahon, alors chef d'Etat et ce fut sur le conseil du ministre de France que la Shareefa mit plus tard ses deux fils Muley Ali et Muley Ahmed au lycée d'Alger, pour y recevoir une éducation française.

Malgré son titre d'étrangère, cette Anglo-Saxonne optimiste, résolue, qui ne s'embarrassait et ne se froissait de rien, se fit dans sa nouvelle patrie une position indépendante que plus d'une femme musulmane dut lui envier. En 1882, elle entreprit, seule avec son fils, âgé de neuf ans, le voyage de Fez, où elle devait régler certaines affaires de famille. Elle s'y rendit à cheval avec une escorte de soixante hommes, ses bagages étant portés par vingt muletiers.

Le voyage de Tanger à Fez devait durer deux jours ; il en dura vingt-sept, grâce à l'enthousiasme des fidèles qui attendaient le long de la route le fils du Shareef. Les hommes de l'escorte soupçonnaient de noirs desseins ces voyageurs qui apportaient aux nomades avec des provisions saines, pour nourrir une armée, le tribut de leur vénération, mais le bon sens et le sang-froid de la Shareefa sauva la situation.

Malgré sa fatigue, elle se laisse fêter jour et nuit par ces tribus sauvages, fait bonne figure à leurs démonstrations assourdissantes et, au fond, est plutôt impressionnée par le prestige de son mari. "Le voyage de Tanger à Fez", dit-elle, "me fut qu'un acte d'adoration", à défaut du Shareef, cette "adoration" s'adressait au petit Muley Ali.

A Fez, malgré un certain malaise qu'elle devine, la Shareefa est encore royalement fêtée : c'est un récit des "Mille et une nuits", les banquets se succèdent, les cadeaux pleuvent, on lui donne, avec assez de pantouffles pour monter un magasin, un magnifique cheval noir, sur lequel elle fait le voyage de retour. Mais la bête était difficilement un jour sa maîtresse s'aperçut qu'elle avait disparu de l'écurie, elle s'en plaignit à son mari : "Je ne suis pas encore fatigué de vous" et nos enfants sont trop jeunes pour rester ans mère", dit-il, elle n'en sut jamais davantage.

Un autre voyage, entrepris la même année, fut encore plus pittoresque : avec une suite de deux cents personnes, la Shareefa et ses deux fils se rendirent à Wazan où son mari les avait précédés. Wazan était le berceau de la famille, le centre de son influence, et là encore on combla ses

## Ouverture de la Convention Nationale Républicaine.

Chicago, 13 juin — Au milieu des clameurs assourdissantes des factions rivales et d'un brouhaha indescriptible, la quinzième Convention Nationale Républicaine, a été ouverte aujourd'hui à midi dans la grande salle du Coliseum à Chicago.

Sitôt que le marteau du président se fut abattu sur la tribune un silence relatif commença à se faire, ce qui permit à l'aumônier Callaghan de prononcer la prière d'usage.

Les décorations de la salle de la Convention sont d'un très heureux effet. La voûte est recouverte d'étoffes portant les armes des divers Etats.

Les murs sont décorés de drapeaux étoilés et de plantes vertes qui font un très joli effet.

L'éclat des toilettes de couleurs diverses portées par les nombreuses dames qui occupent des sièges dans les tribunes et le mouvement perpétuel des éventails donnent la dernière touche à ce tableau à la fois remarquable et pittoresque.

La salle est un vaste amphithéâtre admirablement aménagé pour une réunion de ce genre. Le public en général et la presse y sont très confortablement installés et les journalistes ont toutes les facilités voulues pour expédier promptement leurs dépêches.

L'estrade du président, garnie de nombreux sièges, s'élève au pied de la salle faisant face à l'espace réservée aux délégués.

Une tribune destinée à la musique est érigée en face de l'estrade.

Les tribunes entourant l'hémicycle ont plusieurs rangées de chaises disposées en gradins.

Des sièges sur l'estrade principale sont réservés aux gouverneurs, aux membres du Congrès, aux maires des différentes villes et à d'autres notabilités.

Un hôpital d'urgence a été installé dans une des antichambres, et un corps de médecins et de garde-malades s'y tient en permanence.

heureuses que moi dans le choix de leurs belles-filles.

En 1901, après vingt-cinq ans, elle retourne en Angleterre, mais elle ne s'y reconnaît pas ! Le bruit et la vie pressée l'effolent, elle se sent étrangère dans sa première patrie. A Matlock, où elle fait une cure, elle assiste incognito à une conférence sur le Maroc, dans laquelle on parle d'elle et de son mariage et d'un Américain, logé au même hôtel, qui sait seulement qu'elle habite Tanger, lui demande si elle y a rencontré "une pauvre égarée", qui a jadis épousé "un Page arabe".

Ce voyage lui fit comprendre que malgré les habitudes européennes qu'elle avait gardées, sa mentalité s'était transformée au soleil d'Orient et elle retourna avec bonheur à Tanger. Elle y vit toujours, en parfaite harmonie avec ses belles-filles, à qui elle donne des leçons de tenue de maison et des layettes venues de Londres ; ses petits-enfants parlent anglais et l'adorent. "Je suis", dit-elle, "leur confidente et leur pacificatrice".

## Les femmes à la convention.

Chicago, 13 juin — Le côté social de la convention promet d'être brillant, et bien des questions politiques s'agiteront derrière les éventails, les femmes considérant que l'occasion se présente pour elles de se montrer.

Parmi les derniers arrivés sont : M. et Mme Henry Taft et leur fils, Walbridge Taft. Mme Taft revient de l'Algérie et de Tunis où elle a voyagé en auto pendant plusieurs semaines.

Elle compte retourner au nord de l'Afrique aussitôt que la convention sera terminée.

Le pays est superbe et de l'avis de Mme Taft, les routes établies par le gouvernement Français sont supérieures à toutes celles des Etats-Unis.

M. et Mme Taft ont comme hôte Mme Samuel Vanduzer, de New York, et leurs gendre et fille, M. et Mme George H. Snowden, de Vancouver.

M. et Mme Charles Taft et leur fille, Mlle Louise, occupent un appartement contigu où ils dînent en attendant que l'on retrouve les malles égarées qui contiennent leur garde-robe.

Mme Mae Vonwalden, présidente de la Women's Taxpayers' League de Cincinnati, présidente des United Women's Clubs de Cincinnati et qui remplit d'autres fonctions importantes, est arrivée dans cette ville et a fait sensation au quartier-général de la ligue de suffrage féminin en déclarant son intention de se mettre à la tête d'une bande de suffragettes enthousiastes qui feront une démonstration devant le Colisée si des droits égaux et satisfaisants aux femmes de l'Ohio et de la Californie ne leur sont pas accordés dans la plateforme républicaine.

Mlle Jane Adams, de Hull House, et Mme Catherine Waugh McCullough sont opposées au plan de Mme Vonwalden.

Suivant Alexander H. Revell, un des directeurs de la campagne du Col. Roosevelt, Mme Roosevelt loin d'être contre un troisième terme pour son mari fait tout en son pouvoir pour l'aider.

Les hôtels sont absolument combles, les pensions aussi et des milliers de retardataires ne savent où se loger.

Cependant l'immense intérêt que les visiteurs portent à la lutte Taft-Roosevelt exclut toute autre préoccupation, et les conversations dans les corridors d'hôtels, les pensions et dans les rues ne roulent que sur la Convention.

Perdu dans la foule.

Chicago, 13 juin — Kermit Roosevelt, le fils du colonel Roosevelt, est entré dans la salle de la convention avant 11 h 30. Il accompagnait R. R. McCormick, de Chicago, un leader actif de Roosevelt. Le jeune Roosevelt était debout, tournant le dos à la plateforme, en attendant qu'il pût trouver un siège, ce qui fut très difficile. Il était pris dans la foule entre les délégations de l'Idaho et du Maine.

## Mme Alice Roosevelt Longworth prédit une semaine de victoires pour la famille Roosevelt.

Chicago, 13 juin — Le côté social de la convention promet d'être brillant, et bien des questions politiques s'agiteront derrière les éventails, les femmes considérant que l'occasion se présente pour elles de se montrer.

Parmi les derniers arrivés sont : M. et Mme Henry Taft et leur fils, Walbridge Taft. Mme Taft revient de l'Algérie et de Tunis où elle a voyagé en auto pendant plusieurs semaines.

Elle compte retourner au nord de l'Afrique aussitôt que la convention sera terminée.

Le pays est superbe et de l'avis de Mme Taft, les routes établies par le gouvernement Français sont supérieures à toutes celles des Etats-Unis.

M. et Mme Taft ont comme hôte Mme Samuel Vanduzer, de New York, et leurs gendre et fille, M. et Mme George H. Snowden, de Vancouver.

M. et Mme Charles Taft et leur fille, Mlle Louise, occupent un appartement contigu où ils dînent en attendant que l'on retrouve les malles égarées qui contiennent leur garde-robe.

Mme Mae Vonwalden, présidente de la Women's Taxpayers' League de Cincinnati, présidente des United Women's Clubs de Cincinnati et qui remplit d'autres fonctions importantes, est arrivée dans cette ville et a fait sensation au quartier-général de la ligue de suffrage féminin en déclarant son intention de se mettre à la tête d'une bande de suffragettes enthousiastes qui feront une démonstration devant le Colisée si des droits égaux et satisfaisants aux femmes de l'Ohio et de la Californie ne leur sont pas accordés dans la plateforme républicaine.

Mlle Jane Adams, de Hull House, et Mme Catherine Waugh McCullough sont opposées au plan de Mme Vonwalden.

Suivant Alexander H. Revell, un des directeurs de la campagne du Col. Roosevelt, Mme Roosevelt loin d'être contre un troisième terme pour son mari fait tout en son pouvoir pour l'aider.

Les hôtels sont absolument combles, les pensions aussi et des milliers de retardataires ne savent où se loger.

Cependant l'immense intérêt que les visiteurs portent à la lutte Taft-Roosevelt exclut toute autre préoccupation, et les conversations dans les corridors d'hôtels, les pensions et dans les rues ne roulent que sur la Convention.

Perdu dans la foule.

Chicago, 13 juin — Kermit Roosevelt, le fils du colonel Roosevelt, est entré dans la salle de la convention avant 11 h 30. Il accompagnait R. R. McCormick, de Chicago, un leader actif de Roosevelt. Le jeune Roosevelt était debout, tournant le dos à la plateforme, en attendant qu'il pût trouver un siège, ce qui fut très difficile. Il était pris dans la foule entre les délégations de l'Idaho et du Maine.

## La révolution au Mexique.

Juarez, Mexique, 18 juin — La nouvelle parvenue ici ce matin que les opérations de l'armée régulière seraient dorénavant concentrées sur Juarez et Chihuahua, les deux seules villes du nord du Mexique qui soient encore au pouvoir des rebelles, a causé ici une certaine émotion parmi la population civile.

Si un engagement est livré dans les environs de Juarez, il aura lieu à peu de distance de la frontière américaine et pourrait soulever des incidents comme il en est survenu si fréquemment pendant la révolution de Madero.

La garnison de Juarez est commandée par le colonel Orozco, père du leader de l'insurrection. Celui-ci a reçu ce matin une lettre du colonel Steever, commandant du département militaire du Texas, l'avisant qu'en cas de combat à Juarez il devra prendre ses précautions de manière à ce que les projectiles mexicains ne tombent pas sur le territoire des Etats-Unis.

Orozco a répondu qu'il ferait son possible pour se conformer à cette requête, mais à condition toutefois que les troupes régulières mexicaines ne fussent pas autorisées à passer sur le territoire américain pour tourner les positions de Juarez.

**Désaltère**

Il n'y jamais eu de soit que Coca-Cola n'ait pu assouvir. Il va droit comme une flèche, au point sec. Et en outre de cela,

**Coca-Cola**

satisfait entièrement la demande d'une chose purement délectable et délicieuse — pure — et saine.

**GRATIS** Sur demande, nous vous enverrons un échantillon de Coca-Cola à l'essai.

Demandez le véritable fait par THE COCA-COLA CO. 53-7 ATLANTA, GEOR.

Quand vous voyez une étiquette avec le mot Coca-Cola.

## JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

FRANCIS MAESTRI.

PAUL MAESTRI.

**"Pour les Mariages en Juin."**

Venez avec votre fiancée, et choisissez ce qu'il y a de plus moderne et artistique comme styles de fantaisie qui ait jamais été mis en vente dans cette ville. Rien en fait de MEUBLES ne peut être comparé, comme qualité ou prix, à ce que nous offrons maintenant. Nous défions toute concurrence. Venez en juger par vous-même, et vous laisserez convaincre. Ch usissez ce que vous voulez que nous vous gardions en réserve et que nous assurons.

**"GRATIS"** jusqu'à ce que vous en ayez besoin.

**FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,**

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MAGASIN EN VILLE.

123 Rue des Remparts et Iberville. Phone Main 949

57 COL WAGNER. LEGRAND. PAS DE CONCURRENCE